

# MANUEL D'ÉPICTÈTE

TRADUCTION NAIGEON REVUE

AVEC INTRODUCTION ET NOTES

SUIVI

D'EXTRAITS ET D'ECLAIRCISSEMENTS

RELATIFS A

L'HISTOIRE DU STOICISME

PAR

ALFRED FOUILLÉE

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE



ÉUGÈNE BELIN

PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE D'EUGÈNE BELIN

RUE DE VAUGIRARD, N° 52.

—  
1874

143

# TABLE DES MATIÈRES

---

NOTICE SUR LE STOÏCISME.....	5
VIE D'ÉPICTÈTE.....	88

## MANUEL D'ÉPICTÈTE.

CHAPITRE 1 <sup>er</sup> .	Ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous.....	35
— II.	Le désir et l'aversion.....	37
— III.	Comment il faut aimer.....	38
— IV.	Comment il faut se comporter à l'égard des obstacles.....	39
— V.	Ce sont nos opinions qui nous troublent.....	39
— VI.	Ne point s'enorgueillir d'un avantage étranger..	40
— VII.	Le voyage de la vie.....	40
— VIII.	Conformer ses désirs aux événements. ....	41
— IX.	Point d'obstacle pour la volonté.....	41
— X.	Nos puissances intérieures à l'égard des objets extérieurs.....	42
— XI.	Ton fils est mort; tu l'as rendu.....	42
— XII.	Ne se troubler de rien.....	43
— XIII.	Dédain des choses extérieures.....	44
— XIV.	Ne vouloir que ce qui dépend de nous.....	44
— XV.	La vie comparée à un festin.....	45
— XVI.	Point de pitié sensible pour les maux d'autrui..	45
— XVII.	Comparaison de la vie à une pièce de théâtre..	46
— XVIII.	Les présages.....	46
— XIX.	Comment nous devenons invincibles. — Comment nous nous élevons au-dessus des avantages étrangers.....	48
— XX.	L'offense n'est pas dans l'insulte, mais dans l'opinion qu'on nous insulte.....	48
— XXI.	Songer à la mort et à l'exil.....	49
— XXII.	Consentir aux mépris de la foule.....	49
— XXIII.	Ne pas vouloir plaire aux autres, mais à soi...	50
— XXIV.	Renoncer aux honneurs et aux richesses; ne poursuivre que la vertu.....	50
— XXV.	Renoncer aux distinctions et ne pas les acheter par des bassesses.....	51
— XXVI.	Comment supporter les accidents naturels et connaître l'intention de la nature.....	52

CHAPITRE XXVII.	Le mal n'existe point naturellement dans le monde; nous seuls pouvons l'y mettre . . . .	53
— XXVIII.	Ne pas livrer son âme à quelqu'un qui puisse la troubler. . . . .	53
— XXIX.	Réfléchir avant d'agir. Il faut considérer ce qu'exige la philosophie, comme l'athlète considère ce qu'exigent les jeux olympiques. . .	53
— XXX.	Nos devoirs résultent des rapports établis par la nature. . . . .	55
— XXXI.	La vraie piété. D'où viennent nos murmures contre la Providence. . . . .	56
— XXXII.	Comment consulter les oracles. Nous avons notre oracle en nous. . . . .	58
— XXXIII.	Préceptes divers sur la constance, la gravité, la tempérance, la pudeur . . . . .	59
— XXXIV.	Sur la tempérance. . . . .	62
— XXXV.	Ne point s'inquiéter des jugements d'autrui. .	63
— XXXVI.	Comment il faut se conduire dans un festin . .	63
— XXXVII.	Ne point prendre un rôle au-dessus de ses forces . . . . .	63
— XXXVIII.	Ne pas blesser sa raison, partie maîtresse de son âme . . . . .	64
— XXXIX.	Les besoins du corps sont la mesure des richesses . . . . .	64
— XL.	La sagesse, la pudeur, la modestie sont la vraie parure des jeunes filles. . . . .	64
— XLI.	Des soins du corps . . . . .	64
— XLII.	Celui qui se fait du tort n'en fait qu'à lui-même. .	65
— XLIII.	Chaque chose a deux anses. . . . .	66
— XLIV.	Etre plus riche ou plus éloquent, ce n'est pas être meilleur . . . . .	66
— XLV.	Ne point vouloir juger les autres. . . . .	67
— XLVI.	Point d'ostentation dans les paroles; le philosophe se reconnaît à ses actes . . . . .	67
— XLVII.	Point de vanité. Cachons nos bonnes œuvres. .	68
— XLVIII.	Portrait de l'ignorant. Portrait du sage. . . . .	68
— XLIX.	Sur les commentateurs. . . . .	69
— L.	Rester fidèle à ses maximes . . . . .	70
— LI.	Ne point différer son perfectionnement moral. Prendre Socrate pour modèle. . . . .	70
— LII.	Les trois parties de la philosophie. Morale, physique, logique. Supériorité de la morale. .	71
— LIII.	Chercher sa liberté dans la résignation à la nécessité. . . . .	72
APPENDICE AU MANUEL D'ÉPICURÈTE. . . . .		78

---

# MANUEL

## D'ÉPICTÈTE

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### CE QUI DÉPEND DE NOUS ET CE QUI NE DÉPEND PAS DE NOUS <sup>1</sup>.

1. Tout ce qui est ou dépend de nous ou ne dépend pas de nous. Ce qui dépend de nous, c'est l'opinion <sup>2</sup>, la volition <sup>3</sup>, le désir <sup>4</sup>, l'aversion <sup>5</sup>, en un mot tout ce qui est notre œuvre; ce qui ne dépend pas de nous, ce sont le corps, les biens, les honneurs, les dignités, enfin tout ce qui n'est pas notre œuvre.

2. Les choses qui dépendent de nous sont libres par leur nature; aucun homme ne peut les entraver, aucun objet ne peut leur faire obstacle: celles qui ne dépendent point de nous sont faibles, esclaves, sujettes à empêchement, étrangères.

3. Souviens-toi donc que, si tu crois libre ce qui est dépendant par sa nature, et si tu regardes ce qui n'est pas en ton pouvoir comme une chose qui te soit propre, tu trouveras des obstacles à chaque pas; tu seras affligé, troublé; tu accuseras les hommes et les dieux: au contraire, si tu prends seulement pour tien ce qui est réellement à toi, et pour étranger ce qui est étranger, tu n'éprouveras jamais ni contrainte ni obstacle dans tes actions, tu n'accuseras ni ne blâmeras personne, tu ne feras rien malgré

1. Les titres sont ajoutés par nous au texte.

2. Ἰδέησις, l'opinion qu'on se fait sur une chose, ce qu'on soupçonne de cette chose. — L'opinion dépend de nous parce que nous pouvons suspendre notre jugement. C'est la théorie de Descartes.

3. Ὁρμή, l'élan de la volonté vers les objets, élan que nous pouvons diriger ou suspendre. C'est quelque chose

d'analogie à la *motion* de Maine de Biran, qui est le commencement de l'exécution volontaire.

4. Ὁρέσις, le *désir*. Nous pouvons le détourner des choses qui ne dépendent pas de nous, pour le tourner vers celles qui dépendent de nous.

5. Ἐκλίσις, le mouvement par lequel on s'écarte d'un objet, et que la volonté peut encore réprimer.

## CHAPITRE VI.

## NE POINT S'ENORGUEILLIR D'UN AVANTAGE ÉTRANGER.

Ne t'enorgueillis jamais d'aucun avantage étranger. Si un cheval disait, en se vantant : « Je suis beau », on pourrait le supporter ; mais toi, lorsque tu te glorifies d'avoir un beau cheval, sache que c'est de ce qu'il y a de bon dans un cheval que tu te vantes. Or qu'y a-t-il là qui t'appartienne ? l'usage seul de tes représentations<sup>1</sup>. C'est pour quoi, si tu sais les régler conformément à la nature, tu pourras alors te glorifier ; car au moins tu t'applaudiras d'un bien qui est véritablement à toi.

## CHAPITRE VII.

## LE VOYAGE DE LA VIE.

Comme, dans un voyage sur mer, si ton vaisseau arrive à un port, et que tu descendes pour faire provision d'eau, tu peux ramasser quelques plantes ou quelques coquillages qui se trouvent sur ta route, mais tu dois penser à ton vaisseau, tourner souvent la tête de ce côté-là, pour être prêt lorsque le patron t'appellera, et, au moindre signal, jeter tout ce que tu as amassé, de peur qu'il ne te fasse lier et mettre au fond du vaisseau, comme le bétail ; de même, dans la vie, si, au lieu d'une coquille ou d'une plante, on te donne une femme ou un enfant, tu peux les accepter ; mais si le patron t'appelle, cours promptement, abandonne tout sans regarder derrière toi<sup>2</sup>. Si tu es vieux, ne t'éloigne pas trop du vais-

1. Selon Epictète, nos représentations nous viennent des objets extérieurs par le moyen des sens, et il n'est pas en notre pouvoir de les changer ; mais ce qui est en notre pouvoir, c'est d'en faire un bon ou un mauvais usage, en leur accordant ou en leur refusant notre consentement volontaire (συγκατάθεσις). — Il y a une grande analogie entre cette doctrine et celle de Descartes. Selon ce dernier, l'entendement est passif, la volonté est active ; l'entendement reçoit les idées, la volonté accorde ou refuse aux idées son assentiment. L'affirmation, et en con-

séquence le jugement, sont volontaires. L'erreur vient de ce que la volonté dépasse par ses affirmations les représentations qu'elle a reçues. L'erreur est déjà un vice, et tout vice est une erreur.

2. Remarquer les ressemblances et les différences de ces doctrines avec celles du christianisme. — St Mathien, ch. x : « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre .. car je suis venu séparer le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère, et la belle-fille d'avec la belle-mère : et l'homme aura pour ennemis ceux de

seau, de crainte que tu ne puisses plus le rejoindre quand le patron t'appellera<sup>1</sup>.

## CHAPITRE VIII.

### CONFORMER SES DÉSIRES AUX ÉVÉNEMENTS.

Ne demande point que les événements se règlent au gré de tes desirs ; mais conforme tes desirs aux événements : c'est le moyen d'être heureux<sup>2</sup>.

## CHAPITRE IX.

### POINT D'OBSTACLE POUR LA VOLONTÉ.

La maladie est un obstacle pour le corps, mais non pas pour la volonté, à moins qu'elle n'y consente : tu es boiteux : voilà un obstacle pour ton pied, mais nullement pour ta volonté. Si tu fais le même raisonnement sur tous les accidents de la vie, tu trouveras qu'ils sont toujours un obstacle pour quelque autre chose et non pour toi<sup>3</sup>.

sa propre maison. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Saint Mathieu, ch. 19 : « En ce temps-là, Pierre dit à Jésus : Voilà que nous vous avons suivi et que nous avons tout quitté : quelle sera donc notre récompense ? Jésus leur répondit : ..... Quiconque abandonnera pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle. »

1. Epictète, dans ce chapitre, assimile encore et place sur le même rang les choses matérielles, dont notre volonté doit être en effet détachée, et les personnes libres, auxquelles nous devons nous attacher librement pour toujours. Le Stoïcien semble considérer comme rien tout ce qui n'est pas sa liberté propre, même les autres libertés ; il sent sa valeur, et ne sent pas assez la valeur d'autrui ; il sait se respecter et respecter les autres, il ne sait pas aimer.

2. Descartes a placé une règle analogue dans sa « morale de provision : » — Tâcher plutôt de se vaincre que de

vaincre la fortune. — Horace disait aussi avec Aristippe :

*Non mihi res, sed me rebus subjungere*  
[conor.

C'est en vue du plaisir et de l'intérêt qu'Aristippe se soumet et se plie aux événements, dans ce jeu de la vie où le plus habile gagne le prix : la volupté. C'est en vue de la liberté que le Stoïcien consent à la fatalité même, dans cette lutte de la vie où le plus fort et le plus patient obtient le plus noble avantage : la dignité.

3. V. les *Entretiens*. « Jamais je n'ai été empêché ni contraint. Et comment y ai-je pu arriver ? J'ai disposé ma volonté selon celle de Dieu. Veut-il que j'ai la fièvre ? Moi aussi je le veux. Veut-il que j'entreprenne quelque chose ? Moi aussi je le veux. Veut-il que je désire ? Moi aussi je le veux. Veut-il que quelque chose m'arrive ? Moi aussi je le veux. Ne le veut-il pas ? Je ne le veux pas. Veut-il que je meure ? Veut-il que je sois torturé ? Je veux mourir ; je veux être torturé. Qu'est-ce qui peut alors m'entraver ou me forcer contrairement à ce qui me semble bon ? On ne le peut pas plus pour moi que pour Jupiter.

## CHAPITRE X.

NOS PUISSANCES INTÉRIEURES A L'ÉGARD DES OBJETS  
EXTÉRIEURS.

A chaque objet qui se présente, rentre en toi-même, et cherche quelle puissance la nature t'a donnée pour t'en servir. Si tu vois un bel homme ou une belle femme, tu trouveras par rapport à eux la continence; contre la peine ou le travail, tu trouveras le courage; contre les injures, la patience. Si tu prends cette habitude, tes représentations n'auront plus aucun empire sur toi.

## CHAPITRE XI.

## TON FILS EST MORT; TU L'AS RENDU.

Ne dis jamais sur quoi que ce soit : J'ai perdu cela ; mais : Je l'ai rendu. Ton fils est mort ; tu l'as rendu : ta femme est morte ; tu l'as rendue. — Mon champ m'a été enlevé. — C'est encore une restitution que tu as faite. — Mais c'est un scélérat qui me l'a pris ! — Eh ! que t'importe par qui celui qui te l'a donné le redemande ? Pendant qu'il t'en laisse jouir, uses-en comme d'un bien étranger, et comme le voyageur use d'une hôtellerie <sup>1</sup>.

» Ainsi font ceux qui veulent voyager en sûreté. Apprend-on qu'il y a des voleurs sur la route, on n'ose pas partir seul. Mais on attend qu'un lieutenant, qu'un questeur ou qu'un proconsul fassent le même voyage ; on se met à leur suite, et l'on fait la route en sûreté.

» Ainsi fait le Sage dans le monde. — « Nombreux (se dit-il), sont les voleurs, les tyrans, les tempêtes, les disettes, les amis que l'on perd. Où trouver un refuge ? Comment voyager à l'abri des voleurs ? Quel compagnon de route peut-on attendre, pour faire le trajet en sûreté ? A la suite de qui faut-il se mettre ? A la suite d'un tel ? d'un riche ? d'un consulaire ? A quoi cela me servirait-il ? Car voilà qu'on le dépouille, qu'il gémit et qu'il pleure. Puis, si mon compagnon de route se tourne contre moi et se fait mon

» voleur, que ferai-je ? je vais donc être l'ami de César ; et, quand je serai son intime, personne ne m'attaquera. Mais n'est-il pas mortel, lui aussi ? Et si, par suite de quelque circonstance, il devient mon ennemi, où vaudra-t-il mieux me retirer ? Dans un désert ? Soit ; mais est-ce que la fièvre n'y pénètre pas ? Quel est donc l'état des choses ? Et ne serait-il pas possible de trouver un compagnon de route sûr, fidèle, puissant, et qui ne se tournât jamais contre vous ? » Voilà ce que dit le Sage ; et il en conclut que c'est en se mettant à la suite de Dieu, qu'il fera son voyage sans danger.

» Qu'appelles-tu donc se mettre à la suite de Dieu ? — C'est vouloir soi-même ce qu'il veut. (trad. Courdaveaux.)

1. V. les *Entretiens* : « Lorsqu'on t'annonce une nouvelle de nature à te

## CHAPITRE XII.

## NE SE TROUBLER DE RIEN.

1. Si tu veux faire des progrès dans la vertu, laisse-là tous ces raisonnements : « Si je néglige mes affaires, je » n'aurai pas de quoi vivre. Si je ne corrige pas mon esclave, il deviendra mauvais ; » car il vaut mieux mourir de faim exempt de crainte et de chagrin, que de vivre dans l'abondance avec le trouble dans l'âme<sup>1</sup> ; il vaut mieux aussi que ton esclave soit mauvais que toi malheureux<sup>2</sup>.

2. Commence donc à t'exercer sur les plus petites choses. On a répandu ton huile, on a volé ton vin ; dis-toi : « C'est à ce prix qu'on achète la tranquillité ; c'est à ce prix qu'on achète la constance : on n'a rien pour rien. » Si tu appelles ton esclave, pense qu'il peut ne pas t'entendre, ou, après t'avoir entendu, ne rien faire de ce que tu lui as ordonné ; mais qu'il n'aura pas cet avantage de pouvoir troubler le calme de ton âme.

troubler, aie présent à l'esprit que jamais nouvelle ne porte sur ce qui dépend de notre libre arbitre. Peut-on t'annoncer, en effet, que ton jugement a été bon ou ton désir mauvais ? Non, mais on t'annonce qu'un tel a mal parlé de toi. Qu'est-ce que cela te fait ? Que ton père prépare telle ou telle chose. Contre ton libre arbitre ? Eh ! comment le pourrait-il ? Contre ton corps ? Contre ta bourse ? Tu es sauvé ; ce n'est pas contre toi. Qu'un juge t'a déclaré impie. Les juges n'ont-ils pas déclaré la même chose de Socrate ? Peux-tu quelque chose sur cette déclaration ? Non. Pourquoi t'en inquiéter alors ? Il est un devoir que ton père doit remplir sous peine de perdre, avec son caractère de père, son affection et sa bonté pour ses enfants. Ne demande pas qu'il perde autre chose, s'il ne remplit pas ce devoir. Car jamais on est puni que par où l'on a péché. — « Un tel te menace. » — Moi ! non. — « Il te blâme. » — C'est à lui de voir comment il accomplit cet acte qui est de lui. — « Il

va te condamner injustement. » — L'infortuné qu'il est ! »

(Trad. Courdaveaux.)

Le défaut du fatalisme stoïque se montre en cette page célèbre que Pascal cite dans l'*Entretien avec de Saci* : « Ton fils est mort, tu l'as rendu ! » Il est possible que nous devions au hasard et aux fatalités de la vie nos biens matériels ; ou les perdant, nous les rendons ; mais il n'en est plus ainsi quand il s'agit des personnes que nous aimons et qui nous aiment : c'est à leur volonté libre que nous devons leur affection. Nous n'avons ici aucune restitution à faire à la nature : comment donc consentirions-nous à lui rendre ce qu'elle ne nous a pas donné ?

1. « Demain aura soin de lui-même ; à chaque jour suffit sa peine. » (*St Mathieu*, vi, 34.)

2. « Que ton esclave soit mauvais, » c'est-à-dire qu'il fasse mal son service. S'il s'agissait des vices de l'âme, cette indifférence pour le vice d'autrui serait un égoïsme incompatible avec la véritable vertu.

## CHAPITRE XIII.

## DÉDAIN DES CHOSES EXTÉRIEURES.

Si tu veux faire des progrès dans la vertu, aie le courage de passer pour un imbécile et pour un insensé, par le peu de cas que tu feras des biens extérieurs. Ne cherche point à paraître savant : si l'on te regarde comme un personnage, défile-toi de toi-même. Sache qu'il est difficile de conserver une volonté conforme à la droite raison, et de s'occuper en même temps des choses du dehors. Il faut nécessairement que celui qui s'attache à l'un néglige l'autre.

## CHAPITRE XIV.

## NE VOULOIR QUE CE QUI DÉPEND DE NOUS.

1. Si tu désires que tes enfants, ta femme, tes amis, vivent éternellement, tu es un fou ; car c'est vouloir que les choses qui ne dépendent point de toi en dépendent, et que ce qui est étranger t'appartienne <sup>1</sup>. De même, si tu exiges que ton esclave ne fasse jamais de faute, ce n'est pas être moins fou, puisque c'est vouloir que le vice ne soit plus vice, mais quelque autre chose <sup>2</sup>. Veux-tu que tes désirs aient toujours leur effet ? ne désire que ce qui dépend de toi.

1. Ce n'est point une folie, mais la suprême sagesse, que de vouloir l'éternité pour toute volonté libre et aimante. Ce n'est pas non plus une folie de vouloir que les autres soient parfaits et de travailler à leur perfection.

2. Voir les *Entretiens* d'Épictète : « Lorsque tu demandes de l'eau chaude et que ton esclave ne t'a pas entendu, ou bien t'a entendu, mais t'en apporte de trop tiède, ou bien même ne se trouve pas dans la maison, n'est-ce point faire une chose agréable aux dieux que de ne pas t'emporter et ne pas crever de colère ? — Mais comment supporter de pareils êtres ? — Esclave, ne peux-tu supporter ton

frère, qui a Jupiter pour premier père, qui est un autre fils né de la même semence que toi, et qui a la même origine céleste ? Parce que tu as été mis à une place plus élevée que les autres, vas-tu te hâter de faire le tyran ? Ne te rappelles-tu pas qui tu es, et à qui tu commandes ? Ne te rappelles-tu pas que c'est à des parents, à des frères par la nature, à des descendants de Jupiter ? — Mais je les ai achetés, et ils ne m'ont pas acheté, eux ! — Vois-tu vers quoi tu tournes tes regards ? Vers la terre, vers l'abîme, les misérables lois des morts ! Tu ne les tournes pas vers les lois des dieux. » (*Trad. Courdaveaux.*)

2. Notre maître est celui qui a le pouvoir de nous ravir ce que nous voulons, ou de nous forcer de faire ce qui nous répugne. Veux-tu donc être libre ? ne recherche ni ne fuis rien de ce qui dépend des autres : sinon tu seras nécessairement esclave.

## CHAPITRE XV.

### LA VIE COMPARÉE A UN FESTIN.

Souviens-toi de te comporter dans la vie comme dans un festin. On avance un plat vers toi : étends la main, et prends-en modestement. L'éloigne-t-on ? ne le retiens point. S'il ne vient pas de ton côté, n'étends pas au loin ton désir ; mais attends patiemment que le plat s'approche. Uses-en ainsi envers une femme, envers des enfants, envers les honneurs et les richesses<sup>1</sup> ; et tu seras digne alors d'être admis à la table des dieux. Si même, pouvant jouir de ces biens, tu les rejettes et les méprises, alors tu ne seras pas seulement convive des dieux, mais tu partageras avec eux la souveraine puissance. C'est par cette conduite que Diogène, Héraclite, et leurs semblables, furent justement appelés des hommes divins, et l'étaient en effet.

## CHAPITRE XVI.

### POINT DE PITIÉ SENSIBLE POUR LES MAUX D'AUTRUI.

Si tu vois quelqu'un dans la douleur, et pleurant la perte de sa fortune, la mort ou le départ de son fils, prends garde d'être emporté par ton imagination, et ne va pas croire que les maux auxquels cet homme est en butte soient vraiment extérieurs à lui : mais rentre aussitôt en toi-même, et fais cette distinction : « Ce n'est » point ce malheur qui afflige cet homme, puisqu'un autre

1. Toujours la même confusion des personnes et des choses, aboutissant à une vertu égoïste, à une patience indigne d'un être qui doit sentir le prix de la volonté libre chez les autres comme chez lui-même.

» n'en est point ému ; c'est l'opinion qu'il en a. » Cependant n'hésite point à prendre part à son chagrin, mais seulement en paroles, et même, s'il le faut, ne refuse point de gémir avec lui ; mais garde-toi de gémir intérieurement <sup>1</sup>.

## CHAPITRE XVII.

### COMPARAISON DE LA VIE A UNE PIÈCE DE THÉÂTRE.

Souviens-toi que tu es ici-bas comme sur un théâtre, pour y jouer le rôle qu'il a plu au maître de te donner. S'il le veut long, joue-le long ; si court, joue-le court. S'il veut que tu joues celui d'un pauvre, tâche de bien représenter ce personnage. Fais-en de même, soit qu'il te confie le rôle d'un boiteux, d'un prince, ou d'un simple particulier : car c'est à toi de bien jouer le rôle qu'on te donne ; mais c'est à un autre de le choisir.

## CHAPITRE XVIII.

### LES PRÉSAGES.

Si le croassement d'un corbeau présage quelques malheurs, que ton imagination n'en soit point troublée : fais aussitôt ce raisonnement, et dis : « Aucun de ces malheurs ne me regarde, mais plutôt ce corps vil, ou mon bien, ou ma réputation, ou mes enfants, ou ma femme <sup>2</sup> ; mais pour moi, il n'y a rien qui ne m'an-

1. Est-ce là la véritable pitié ? Le stoïcien craint de pâtir et de souffrir intérieurement ; mais n'est-ce pas encore agir que de partager volontairement la souffrance des autres, de la prendre pour soi afin de la leur enlever, et de se faire souffrir soi-même pour alléger la souffrance d'autrui ?

2. Il faut avouer qu'Épictète fit bien de n'avoir ni femme ni enfants ; car ils eussent obtenu bien peu de place dans sa pensée et dans son cœur. — Du reste, les Stoïciens n'étaient pas toujours, en pratique, très-conséquents avec leurs théories. V. Sénèque, *Epist.* 63. Après avoir exhorté Lucilius à ne

pas s'affliger trop de la perte d'un ami, Sénèque ajoute : « Moi qui te prêche » si bien, j'ai pleuré Annæus Sévère » avec si peu de mesure, qu'on peut, » à mon grand regret, me compter » parmi ceux que la douleur a vaincus. » Mais je condamne aujourd'hui ma » conduite, et je reconnais que ma » tristesse est venue surtout de ce » que je n'avais jamais songé qu'il pût » mourir avant moi. Je considérais » seulement qu'il était moins âgé, et » beaucoup moins âgé que moi ; comme » si le destin observait aucun ordre ! » Ayons donc toujours présent à notre » pensée que ceux que nous aimons

» nonce du bonheur, si je le veux ; car, quels que soient  
 » les événements, il dépend de moi d'en tirer avan-  
 » tage<sup>1</sup>. »

» sont mortels tout comme nous. Faute  
 » de cette prévision, la fortune m'a  
 » pris au dépourvu. A présent, je sais  
 » que tout est mortel, et que la mor-  
 » talité n'a pas de règle fixe. Il suffit  
 » qu'une chose puisse arriver un jour,  
 » pour qu'elle puisse arriver aujourd'  
 » d'hui. Pensons donc, mon cher Lu-  
 » cilius, que nous serons bientôt où  
 » nous sommes si fâchés qu'il soit :  
 » et peut-être (si, comme des sages  
 » l'ont publié, il est pour nous un der-  
 » nier asile) celui que nous croyons  
 » perdu pour nous n'a fait que nous  
 » précéder. »

I. La liberté, selon Epictète, « peut  
 tirer le bien de tout. » Telle la ba-  
 guette de Mercure changeait en or  
 tout ce qu'elle touchait. Mais l'or,  
 comme toutes les autres choses exté-  
 rieures, est indifférent aux yeux du  
 Sage. Son seul bien est le bien moral,  
 que sa liberté, plus puissante que la  
 baguette des dieux, peut faire sortir  
 de toutes choses. V. les *Entretiens* :  
 « Personne ne dit que cette proposi-  
 tion : « *Il fait jour*, » soit un bien ; et  
 celle-ci : « *Il fait nuit*, » un mal ; et  
 cette autre : « *Trois font quatre*, » le plus  
 grand des maux. Que dit-on donc ?  
 Que savoir est un bien, que se tromper  
 est un mal ; de telle façon qu'il y a  
 un bien relatif à l'erreur même : le fait  
 de savoir qu'elle est une erreur. Il  
 faudrait qu'il en fût de même pour les  
 choses pratiques. « La santé est-elle  
 » un bien ? La maladie est-elle un  
 » mal ? » Non, mortel ! « Qu'est-ce qui  
 » est donc un bien ou un mal ? » User  
 bien de la santé est un bien ; en mal  
 user, est un mal ; de sorte qu'il y a un  
 profit à tirer même de la maladie. Et  
 par le ciel, n'y en a-t-il pas un à tirer  
 de la mort ? un à tirer de la privation  
 d'un membre ? Crois-tu que la mort  
 ait été un petit profit pour Ménécée ?  
 Et celui qui est de notre avis, ne peut-  
 il pas lui aussi tirer de la mort un profit  
 semblable à celui qu'en a tiré Mé-  
 nocée ? O homme, n'a-t-il pas sauvé  
 ainsi son patriotisme ? sa grandeur  
 d'âme ? sa loyauté ? sa générosité ? En  
 vivant, ne les eût-il pas perdus ? N'au-  
 rait-il pas eu leurs contraires en par-  
 tage ? la lâcheté ? le manque de cœur ?  
 la haine de la patrie ? l'amour de la  
 vie ? Eh bien ! te semble-t-il qu'il ait

peu gagné à mourir ? Non, n'est-ce  
 pas ? Et le père d'Admète, a-t-il beau-  
 coup gagné à vivre si lâche et si misé-  
 rable ? N'a-t-il pas fini par mourir ?  
 Cessez donc, par tous les Dieux, d'ad-  
 mirer ce qui n'est que la matière de  
 nos actes ; cessez de vous faire vous-  
 mêmes esclaves, des choses d'abord,  
 puis, pour l'amour d'elles, des hommes  
 qui peuvent vous les donner ou vous  
 les enlever. — Ne peut-on donc en  
 tirer profit ? — On peut tirer profit de  
 tout. — Même de l'homme qui nous  
 injurie ? — Est-ce que celui qui exerce  
 l'athlète ne lui est pas utile ? — Très-  
 utile. — Eh bien ! cet homme qui  
 m'injurie, m'exerce lui aussi ; il  
 m'exerce à la patience, au calme, à  
 la douceur. Cela ne serait-il pas vrai ?  
 Et tandis que celui qui me saisit par  
 le cou, qui place comme il convient  
 mes hanches et mes épaules, m'est  
 utile ; tandis que mon maître de gym-  
 nastique fait bien de me dire : « En-  
 » lève ce pilon des deux mains ; » tan-  
 dis que, plus ce pilon est lourd, mieux  
 il vaut pour moi, faudrait-il dire que  
 celui qui m'exerce à être calme ne  
 m'est pas utile ? Ce serait ne pas sa-  
 voir tirer parti des hommes. Mon voi-  
 sin est-il méchant ? C'est pour lui  
 qu'il l'est ; pour moi il est bon. Il  
 m'exerce à la modération, à la dou-  
 ceur. Mon père est-il méchant ? Il l'est  
 pour lui ; pour moi il est bon.

« C'est là la baguette de Mercure.  
 — Touche ce que tu voudras, me dit-il,  
 et ce sera de l'or. — Non pas ; mais  
 apporte ce que tu veux et j'en ferai un  
 bien. Apporte la maladie, apporte la  
 mort, apporte l'indigence, apporte les  
 insultes et la condamnation au der-  
 nier supplice ; grâce à la baguette de  
 Mercure, tout cela tournera à notre  
 profit. Toi, au contraire, tu dis :  
 — Prends garde à la maladie ; car  
 elle est un mal. — C'est comme si tu  
 me disais : — Prends garde qu'il ne te  
 vienne jamais l'idée que trois font  
 quatre, car c'est un mal. — O hom-  
 me, comment serait-ce un mal ? Si je  
 pense de cette idée ce que j'en dois  
 penser, quel mal y aura-t-il encore là  
 pour moi ? N'y aura-t-il pas là plutôt  
 un bien ? »

(Trad. Courdaveaux.)

## CHAPITRE XIX.

COMMENT NOUS DEVENONS INVINCIBLES. — COMMENT NOUS NOUS ÉLEVONS AU-DESSUS DES AVANTAGES ÉTRANGERS.

1. Veux-tu être invincible? ne t'expose jamais à un combat où tu ne sois pas sûr de remporter la victoire.

2. Si tu vois un homme comblé d'honneurs, ou élevé à une grande puissance, ou distingué par quelque autre avantage, ne te laisse point emporter par ton imagination, et ne dis pas qu'il est heureux; car si la substance du bien est dans les choses qui dépendent de nous<sup>1</sup>, les avantages étrangers ne doivent nous rendre ni envieux ni jaloux: et toi-même, tu ne voudras être ni général d'armée, ni sénateur, ni consul, mais libre. Or, il n'y a qu'un moyen de le devenir, c'est de mépriser les choses qui ne dépendent point de nous.

## CHAPITRE XX.

L'OFFENSE N'EST PAS DANS L'INSULTE, MAIS DANS L'OPINION QU'ON NOUS INSULTE.

Souviens-toi que l'offense n'est ni dans l'insulte ni dans les coups que tu reçois, mais dans l'opinion qu'on t'insulte. Lors donc que quelqu'un te met en colère, sache que ce n'est pas cet homme-là qui t'irrite, mais l'opinion que tu en as conçue<sup>2</sup>. Tâche donc surtout de ne pas te laisser

1. La substance du bien ou sa matière est dans les choses soumises à la volonté; le bien est dans la volonté même.

2. V. les *Entretiens*: « Le Sage ne se querelle jamais avec personne. Est-ce qu'il ne s'attend pas toujours de la part des méchants à des choses plus fâcheuses et plus tristes que ce qui lui arrive? Est-ce qu'il ne regarde pas comme autant de gagné tout ce qui manque au malheur complet? « Un » tel t'a injurié, dit-il, sache-lui gré » de ne pas t'avoir frappé. — Mais il » m'a frappé! — Sache-lui gré de ne » pas t'avoir blessé. — Mais il m'a

» blessé. — Sache-lui gré de ne pas » t'avoir tué. En effet, quand on de » qui cet homme a-t-il appris qu'il est » un animal sociable, fait pour aimer » les autres, et que l'injustice est un » grand mal pour qui la commet? Et, » puisqu'il ne l'a pas appris et qu'il » ne le croit pas, comment ne suivrait- » il pas ce qui lui semble son intérêt? » — Mon voisin m'a jeté des pierres! » — Eh bien! as-tu pour ta part com- » mis quelque faute? — Tout ce qui » est dans ma maison a été brisé! — » Serais-tu donc toi-même un meuble? » Non: tu es un jugement et une » volonté. Qu'est-ce qui t'a donc été

troubler par ton imagination : car, si une fois tu gagnes du temps, si tu obtiens quelque délai, tu seras plus facilement maître de toi-même <sup>1</sup>.

## CHAPITRE XXI.

### SONGER A LA MORT ET A L'EXIL.

Que la mort, l'exil, et tout ce qui effraye le plus les hommes, soient sans cesse devant tes yeux ; mais surtout la mort. Par ce moyen tu n'auras aucune pensée basse, et tu ne désireras rien avec trop d'ardeur.

## CHAPITRE XXII.

### CONSENTIR AUX MÉPRIS DE LA FOULE.

Tu veux te livrer à l'étude de la sagesse ; attends-toi donc à être moqué par la multitude, qui dira : « En

• donné contre ce dont tu te plains ?  
 • En tant que tu tiens du loup, il t'a été donné de mordre à ton tour, et de jeter un plus grand nombre de pierres.  
 • Si tu cherches ce qui t'a été donné en tant que tu es homme, n'est-il pas vrai que l'homme malheureux est celui qui perd sa bienveillance et sa loyauté ? » *Traduction COURDAVEAUX.*

1. Les mêmes idées qu'exprime ici Épicète et qu'il emprunte en partie à Platon et à Socrate, on peut les retrouver dans la philosophie indienne, surtout dans le Bouddhisme.

• Celui qui, tout innocent qu'il soit, supporte l'injure, les coups, les fers, fort de sa patience et de sa douceur, celui-là, dit Boudha, je l'appelle le vrai sage.

• Celui qui, attaqué, ne résiste pas et se montre doux à ses ennemis, celui qui n'envie rien aux envieux, celui-là seul je l'appelle sage.

• Celui dont la parole est douce, instructive et vraie, celui qui ne recourt jamais à l'insulte, celui-là je l'appelle sage. »

Un disciple de Boudha, Pournâ, veut aller prêcher la nouvelle religion chez les peuples sauvages du Cronaparanta.

• Mais, lui dit son maître, les hommes du Cronaparanta, où tu veux fixer ton séjour, sont emportés, colères, furieux, cruels. Lorsque ces hommes, ô Pournâ, t'adresseront en

face des paroles méchantes, grossières et insolentes, quand ils se mettront en colère contre toi et t'injurieront, que penserai-tu ? — Si les hommes du Cronaparanta, répond Pournâ, m'adressent en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, s'ils se mettent en colère contre moi et m'injurient, voici ce que je penserai : Ce sont certainement des hommes bons, que les Cronaparantakas ; ce sont des hommes doux, ceux qui ne me frappent ni de la main ni à coups de pierre. — Mais si les hommes du Cronaparanta te frappent de la main et à coups de pierre, qu'en penserai-tu ? — Je penserai qu'ils sont bons et doux, puisqu'ils ne me frappent ni du bâton ni de l'épée. — Mais s'ils te frappent du bâton et de l'épée, qu'en penserai-tu ? — Je penserai qu'ils sont bons et doux, puisqu'ils ne me privent pas complètement de la vie. — Mais s'ils te privent complètement de la vie, qu'en penserai-tu ? — Je penserai que les hommes du Cronaparanta sont bons et doux de me délivrer avec si peu de douleur de ce corps misérable. — C'est bien, Pournâ, lui dit Boudha ; tu peux, avec la perfection de patience dont tu es doué, fixer ton séjour dans le pays des Cronaparantakas. Va donc, ô Pournâ ; délivre, délivre ; console, console ; arrivé au nirvâna complet, fais que les autres y arrivent comme toi. »

» un moment, le voilà revenu philosophe<sup>1</sup> ; d'où lui vient ce sourcil orgueilleux ? » Pour toi, ne montre ni faste ni fierté ; mais attache-toi fortement à ce qui te paraîtra le meilleur, et restes-y comme si c'était un poste où Dieu lui-même t'eût placé. Souviens-toi de plus que, si tu soutiens ce caractère avec fermeté, ceux qui avaient commencé par se moquer de toi finiront par t'admirer : au lieu que, si leurs railleries te font changer de résolution, tu t'attireras d'eux une double raillerie.

### CHAPITRE XXIII.

NE PAS VOULOIR PLAIRE AUX AUTRES, MAIS A SOI.

S'il t'arrive jamais de te tourner vers les choses du dehors et de vouloir plaire à quelqu'un, sache que tu manques à ta ligne de conduite<sup>2</sup>. Contente-toi donc partout d'être philosophe. Si tu veux encore le paraître, que ce soit à tes yeux seulement ; cela doit te suffire.

### CHAPITRE XXIV.

RENONCER AUX HONNEURS ET AUX RICHESSES ; NE POURSUIVRE QUE LA VERTU.

1. Ne va point troubler ton repos par ces vains raisonnements : « Je vivrai sans honneurs ; je ne serai absolument rien. » Car si la privation des honneurs est un mal, il n'est pas plus au pouvoir d'un autre de te rendre malheureux que de te rendre vicieux. Dépend-il de toi d'obtenir un commandement, ou d'être invité à un festin ? Nullement. Où est donc en cela le déshonneur, l'ignominie ? Comment ne serais-tu rien dans le monde, toi qui ne dois être quelque chose que dans ce qui dépend de toi ? là tu peux même valoir ce que tu voudras.

2. « Mais je ne puis être d'aucun secours à mes amis. » Qu'est-ce à dire ? tu ne leur donneras point d'argent ? tu ne leur feras pas obtenir le titre de citoyens romains<sup>3</sup> ?

1. On conseillait à ceux qui voulaient devenir philosophes de quitter leur pays natal pour se débarrasser de leurs préjugés. *Entretiens*, III, 16, 11.

2. La recherche de la sagesse.  
3. On connaît les privilèges attachés à ce titre.

**Mais qui t'a dit que ces biens dépendent de nous et ne nous sont point étrangers ? Peut-on donner aux autres ce qu'on n'a pas soi-même ?**

3. « Amassez du bien, disent-ils, afin que nous en ayons aussi. » Si je peux m'enrichir en conservant l'honneur, la bonne foi, la magnanimité, j'y consens ; montrez-moi le chemin, et je n'épargnerai rien pour réussir : mais si vous exigez que je perde mes véritables biens pour vous en acquérir de faux, voyez combien vous êtes injustes et déraisonnables. Qu'aimez-vous mieux, ou l'argent, ou un ami fidèle et honnête ? Aidez-moi plutôt à conserver ces vertus, et n'exigez pas de moi des choses qui me les fassent perdre.

4. « Mais, diras-tu encore, je ne serai d'aucune utilité » à ma patrie. » Quels services peux-tu lui rendre ? Il est vrai qu'elle n'aura de toi ni portiques, ni bains publics : mais quoi ! ce ne sont pas non plus les forgerons qui lui fournissent des souliers, ni les cordonniers qui fabriquent les armes. Il faut que chacun fasse son métier. Mais si tu préparais à ta patrie un citoyen honnête et vertueux <sup>1</sup>, ne lui rendrais-tu donc aucun service ? Certainement tu ne pourrais lui faire un plus beau présent : tu ne lui serais donc pas inutile.

5. « Quel rang aurai-je dans la ville ? » demandes-tu. Celui que tu pourras obtenir en conservant des mœurs pures et irréprochables. Mais si, pour servir ta patrie, tu renonces à ces vertus, de quelle utilité lui seras-tu, quand tu seras devenu impudent et perfide ?

## CHAPITRE XXV.

RENONCER AUX DISTINCTIONS ET NE PAS LES ACHETER PAR DES BASSESSES.

1. On t'a préféré quelqu'un dans un festin, dans une salutation, ou dans un conseil. Si ces préférences sont de véritables biens, tu dois en féliciter ceux qui les ont obtenues ; et si ce sont des maux, pourquoi t'affliger d'en

1. Le disciple que prépare le philosophe.

avoir été exempt ? Souviens-toi qu'en ne faisant rien pour mériter ces distinctions qui ne dépendent pas de nous, tu n'as aucun droit d'y prétendre.

2. Comment celui qui ne va jamais à la porte des grands, qui ne les accompagne point quand ils sortent, qui ne les flatte point, en serait-il aussi bien traité que celui qui leur fait assidûment la cour, qui se trouve tous les jours sur leur passage, et qui les loue sans cesse ? Tu es donc injuste et insatiable de vouloir obtenir ces faveurs, sans donner le prix qu'elles coûtent.

3. Combien se vendent les laitues au marché ? Une obole, je suppose. Si quelqu'un donne cette obole et les emporte, toi qui n'en offres rien, crois-tu avoir moins que celui à qui on les donne pour son argent ? S'il a ses laitues, tu as aussi ton obole.

4. Il en est de même de tous ces honneurs. Tu n'as point été invité à un festin : aussi n'as-tu pas payé au maître de ce festin le prix qu'il le vend ; ce prix, c'est une flatterie, une complaisance, une soumission. Si la chose te convient, donnes-en donc la valeur ; car prétendre l'obtenir sans faire aucun frais, c'est être injuste et insatiable.

5. D'ailleurs n'as-tu donc rien à la place de ce festin ? Tu as certainement quelque chose qui lui est préférable, c'est de n'avoir pas flatté celui que tu n'en croyais pas digne, et de n'avoir pas souffert l'insolence des esclaves préposés à sa porte.

## CHAPITRE XXVI.

### COMMENT SUPPORTER LES ACCIDENTS NATURELS ET CONNAITRE L'INTENTION DE LA NATURE.

Nous pouvons connaître l'intention de la nature par les choses où nous ne différons pas d'avis entre nous. Par exemple, lorsque l'esclave de ton voisin a cassé une coupe ou quelque autre chose, tu ne manques pas de lui dire que c'est un accident commun : sache donc que, si on te casse la tienne, il faut te montrer tel que tu étais

quand celle de l'autre a été cassée. Appliquons cette maxime à des objets plus sérieux. Si quelqu'un perd sa femme ou son fils, il n'y a personne qui ne lui dise que c'est le sort de l'humanité. Si nous éprouvons le même accident, nous nous désespérons, nous nous écrions aussitôt : « Ah ! que je suis malheureux ! » Il fallait se souvenir de ce que nous ressentions en apprenant qu'un autre avait eu le même malheur <sup>1</sup>.

### CHAPITRE XXVII.

LE MAL N'EXISTE POINT NATURELLEMENT DANS LE MONDE ;  
NOUS SEULS POUVONS L'Y METTRE.

Comme on ne met pas un but pour le manquer, de même la nature du mal n'existe point dans le monde <sup>2</sup>.

### CHAPITRE XXVIII.

NE PAS LIVRER SON ÂME A QUELQU'UN QUI PUISSE LA  
TROUBLER.

Si quelqu'un livrait ton corps au premier venu, tu en serais sans doute indigné : et tu ne rougis point d'abandonner ton âme en permettant au premier qui te dit des injures de la troubler et de l'agiter à son gré ?

### CHAPITRE XXIX.

RÉFLÉCHIR AVANT D'AGIR.

IL FAUT CONSIDÉRER CE QU'EXIGE LA PHILOSOPHIE, COMME  
L'ATHLÈTE CONSIDÈRE CE QU'EXIGENT LES JEUX OLYMPIQUES.

1. Ne fais rien sans considérer auparavant ce qui doit précéder et ce qui doit suivre l'action que tu projettes. Si tu enfrens cette règle, tu commenceras gaiement ton entreprise, parce que tu n'en auras pas prévu les suites ; mais, apercevant enfin ce qu'elle a de difficile, tu te retireras honteusement.

1. Epictète met sur la même ligne les inconnus et ceux que nous connaissons intimement, les indifférents et ceux que nous aimons.

2. Κατὰ φύσιν, la nature du mal,

un mal qui soit dans la nature même, non dans la volonté. Belle formule de l'optimisme stoïcien. La véritable essence du mal, c'est le mal moral.

2. Tu voudrais remporter la victoire aux jeux olympiques : et moi aussi, en vérité ; car c'est chose glorieuse. Mais examine bien auparavant ce qui précède et ce qui suit une pareille entreprise, et ne la tente qu'après cet examen. Il faudra dès l'abord t'assujettir à une règle sévère ; manger de force <sup>1</sup> ; t'abstenir de friandises ; faire des exercices malgré toi, et aux heures marquées, l'été comme l'hiver ; ne boire ni eau fraîche ni vin à l'aventure ; en un mot, te soumettre sans réserve au maître d'exercices, comme à un médecin. Ensuite il te faudra descendre dans l'arène, et là peut-être te rompre le bras, ou te démettre le pied, avaler beaucoup de poussière, être quelquefois meurtri de coups ; et, après tout cela, courir encore le hasard d'être vaincu.

3. Si tu as fait toutes ces réflexions, sois athlète si tu veux. Mais, sans cette précaution, tu feras comme les enfants, qui, dans leurs jeux, contrefont tour à tour les lutteurs, les joueurs de flûte, les gladiateurs ; qui tantôt sonnent de la trompette, et un instant après représentent des tragédies. Il en sera de même de toi : tu seras successivement athlète, gladiateur, orateur, philosophe ; et, dans le fond de l'âme, tu ne seras rien. Tu imiteras, comme un singe, tout ce que tu verras faire aux autres, et tous les objets te plairont tour à tour, parce que tu n'auras rien entrepris d'après un mûr examen, mais témérairement, et entraîné par la légèreté de ton esprit et de tes désirs.

4. C'est ainsi que certaines gens, voyant un philosophe, ou en entendant un qui parle comme Euphrate<sup>2</sup> (et pourtant qui est-ce qui peut parler comme celui-là ?) forment aussitôt le projet de devenir eux-mêmes philosophes.

5. O homme ! considère d'abord ce que tu veux entreprendre ; examine ensuite ta nature, pour voir si le far-

1. On obligeait les lutteurs à prendre par jour une quantité fixe de nourriture.

2. Euphrate, philosophe égyptien. Ce fut probablement, avec Musonius

Rufus, le maître d'Épictète. V. les *Entretiens* d'Épictète, l. IV. Euphrate se donna volontairement la mort pour échapper à la vieillesse.

deau que tu t'imposes est proportionné à tes forces. Tu veux devenir pentathle ou lutteur : regarde auparavant tes bras et tes cuisses, éprouve la force de tes reins ; car nous ne sommes pas tous nés pour les mêmes choses.

6. Penses-tu qu'en embrassant la profession de philosophe, tu pourras manger, boire, et vivre aussi délicatement que tu faisais ? Il faut veiller, travailler, s'éloigner de ses parents et de ses amis, souffrir les mépris d'un esclave ; il faut s'attendre à toutes sortes d'humiliations, à être le dernier dans les honneurs, les charges, devant les tribunaux, en un mot, dans toutes les affaires.

7. Considère bien tout cela ; et vois si tu veux acheter à ce prix la tranquillité de l'âme, la liberté, la constance. Sinon, prends garde de changer à tout moment comme les enfants, d'être aujourd'hui philosophe, demain publicain, ensuite rhéteur, puis intendant du prince. Ces choses ne s'accordent point. Il faut te résoudre à n'être qu'un seul homme, bon ou méchant. Il faut que tu accordes tes soins à la partie maîtresse de toi-même<sup>1</sup> ou aux choses du dehors. Il faut que tu travailles à acquérir les biens intérieurs ou extérieurs ; c'est-à-dire qu'il faut que tu soutiennes le caractère d'un philosophe, ou d'un homme ordinaire.

### CHAPITRE XXX.

#### NOS DEVOIRS RÉSULTENT DES RAPPORTS ÉTABLIS PAR LA NATURE.

Tous les devoirs se mesurent en général par les rapports qui lient les hommes entre eux. C'est ton père ? ton devoir est d'en prendre soin, de lui céder en tout, de souffrir ses réprimandes et ses mauvais traitements. Mais ce père est méchant ! Qu'importe ? La nature t'avait-elle lié nécessairement à un bon père ? Non, mais à un père. Ton frère t'a fait une injustice ? remplis tes devoirs envers lui, et ne considère point ce qu'il a fait, mais ce que tu dois faire et ce que la nature exige de toi. En effet,

1. La raison.

personne ne peut t'offenser si tu ne le veux ; et tu ne seras blessé véritablement que lorsque tu croiras l'être. Suis cette règle, aie toujours devant les yeux les rapports mutuels établis entre les hommes, et tu connaîtras facilement tes devoirs envers un concitoyen, un voisin, un général<sup>1</sup>.

### CHAPITRE XXXI.

#### LA VRAIE PIÉTÉ. D'OU VIENNENT NOS MURMURES CONTRE LA PROVIDENCE.

1. Sache que le principal fondement de la religion est d'avoir des opinions droites sur les dieux ; de croire qu'ils existent, qu'ils gouvernent le monde avec autant de justice que de sagesse ; d'être persuadé que tu dois leur obéir, et te soumettre sans murmurer à tous les événements, comme étant produits par une intelligence infiniment sage. Avec cette opinion des dieux, tu ne pourras jamais te plaindre d'eux, ni les accuser de négligence à ton égard<sup>2</sup>.

1. Ce chapitre sur la loi morale rappelle la définition des lois dans Montesquieu : « les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. » Montesquieu s'est inspiré des jurisconsultes romains, qui eux-mêmes furent disciples des stoïciens.

« Il y a, dit Montesquieu, une raison primitive, et les lois sont les rapports qui se trouvent entre elle et les différents êtres, et les rapports de ces différents êtres entre eux... Les êtres particuliers et intelligents peuvent avoir des lois qu'ils ont faites, mais ils en ont aussi qu'ils n'ont pas faites ; avant qu'il y eût des lois, il y avait des rapports de justice possibles ; dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent ou défendent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on eût tracé des cercles, tous les rayons n'étaient pas égaux. La vraie loi de l'humanité est, ajoute Montesquieu, « la raison humaine, » en tant qu'elle gouverne tous les peuples de la terre ; les lois politiques et civiles de chaque nation ne doivent être que les cas particuliers où s'applique cette raison

humaine. » — « La justice est un rapport de convenance qui existe entre deux choses ; ce rapport est toujours le même. »

« Les lois, dit-il encore, sont relatives à la nature et au principe du gouvernement ; elles sont relatives au physique du pays, au climat glacial, brûlant ou tempéré, à la qualité du terrain, à sa situation, à sa grandeur, au genre de vie des peuples, aux laboureurs, chasseurs ou pasteurs ; elles doivent se rapporter au degré de liberté que la constitution peut souffrir ; à la religion des habitants, à leurs inclinations, à leurs richesses, à leur nombre, à leur commerce, à leurs mœurs, à leurs manières. Enfin, elles ont des rapports entre elles ; elles en ont avec leur origine, avec l'objet du législateur, avec l'ordre des choses sur lesquelles elles sont établies. C'est dans toutes ces vues qu'il faut les considérer. J'examinerai tous ces rapports : ils forment tous ensemble ce qu'on appelle l'esprit des lois. »

2. Voir les *Entretiens* : « Nous sommes si ingrats, que, sur les merveilles même que la Providence a

2. Mais il n'est qu'un moyen d'atteindre ce but ; c'est de renoncer à toutes les choses sur lesquelles tu n'as aucun pouvoir, et de ne placer ton bonheur ou ton malheur que dans ce qui dépend de toi : car, si tu prends pour un bien ou pour un mal quelques-unes de ces choses étrangères, il faut nécessairement que, te voyant frustré de ce que tu désires, ou affligé des maux que tu crains, les auteurs de ton infortune deviennent l'objet de tes plaintes et de ton aversion.

3. En effet, la nature inspire à tous les animaux de l'éloignement et de la haine pour les choses qui leur paraissent nuisibles, et pour leurs causes : le même instinct les porte, au contraire, à rechercher ce qui leur est utile, et à en aimer les causes. Il est donc impossible que celui qui croit avoir reçu quelque dommage en aime l'auteur, tout comme il ne peut se réjouir du mal même qu'il éprouve.

4. Tel est le motif des reproches qu'un fils fait à son père, quand celui-ci lui refuse ce qui passe pour des biens : de là aussi la guerre cruelle d'Étéocle et de Polydice qui s'égorgeaient pour avoir regardé l'un et l'autre le trône comme un grand bien : de là enfin tant de murmures contre la Providence de la part du laboureur, du pilote, du marchand, de l'époux qui vient de perdre sa femme ou ses enfants, car la piété envers les dieux se mesure sur le bien qu'ils font<sup>1</sup> : ainsi tout homme qui a

faites en notre faveur, bien loin de lui rendre grâces, nous l'accusons et nous nous plaignons d'elle. Cependant, grands dieux ! pour peu que nous eussions un cœur sensible et reconnaissant, une seule chose de la nature, et la moindre même, suffirait pour nous faire sentir la Providence et le soin qu'elle a de nous.

• Si nous avions du sens, nous ne ferions autre chose toute notre vie, et en public et en particulier, que de rendre grâces à la Providence de tous les biens que nous en avons reçus et dont nous jouissons à tous les moments de notre vie. Oui, en bêchant, en labourant, en mangeant, en nous promenant, en nous levant, en nous

couchant, à chaque action, nous nous écrierions : *Que la Providence est grande!* Tout retentirait du son de ces paroles divines : *Que la Providence est grande!* Mais vous êtes ingrats et aveugles. Il faut donc que je le dise pour vous, et que, vieux, boiteux, pauvre et infirme, je répète sans cesse : *Que la Providence est grande!*

• Si j'étais rossignol ou cygne, je ferais ce qui est du cygne ou du rossignol. Je suis homme, j'ai la raison en partage : que dois-je donc faire ? Louer la Divinité. C'est ce que je ferai toute ma vie, et j'exhorte tous les hommes à se joindre à moi.

1. La piété en effet, selon Epictète, est de la reconnaissance.

soin de régler ses désirs et ses aversions selon ce qu'il convient, travaillé en même temps à se rendre pieux.

5. Quant aux libations, aux sacrifices, aux prémices que l'on a coutume d'offrir aux dieux, chacun doit suivre en ce point la coutume de son pays, et les présenter avec pureté, sans hypocrisie, sans négligence, sans avarice, mais aussi sans une somptuosité qui excède ses moyens.

## CHAPITRE XXXII.

### COMMENT CONSULTER LES ORACLES. NOUS AVONS NOTRE ORACLE EN NOUS.

1. Lorsque tu vas consulter l'oracle, tu ignores ce qui en fait doit arriver, et tu vas pour l'apprendre. Mais si tu étais philosophe, tu saurais, sans le secours du devin, quelle sera la qualité de l'événement : car si c'est une des choses qui ne sont pas en ton pouvoir, ce ne peut être ni un bien ni un mal pour toi.

2. N'apporte donc auprès du devin ni désir ni aversion ; car alors tu ne l'aborderais qu'en tremblant : sois persuadé au contraire que tout ce qui peut arriver est indifférent et ne te regarde point, et que, de quelque nature que soit l'événement, il dépendra de toi d'en faire un bon usage, sans qu'on puisse t'en empêcher. Présente-toi donc avec confiance devant les dieux, comme si tu venais leur demander des conseils. Quand ils auront prononcé leurs oracles, songe à la dignité de ceux que tu viens de prendre pour guides, et de qui tu mépriseras l'autorité si tu désobéis.

3. Cependant ne va consulter le devin que comme Socrate voulait qu'on y allât, c'est-à-dire sur les choses seules où toutes les recherches n'ont pour objet que ce qui doit arriver, et où on ne peut tirer secours ni de la raison, ni des règles d'aucun autre art pour connaître cet objet. S'il est question, par exemple, de t'exposer au danger pour la défense de ton ami ou de ta patrie, il est inutile d'interroger l'oracle sur le parti que tu dois prendre

dans cette circonstance; car si le devin te déclarait qu'il lit dans les entrailles des victimes quelque chose de funeste, il est certain que ce signe t'annoncerait, ou la mort, ou la perte de quelque membre, ou l'exil : mais la droite raison, d'accord avec les dieux, ne t'en prescrirait pas moins de sacrifier tes jours pour sauver ta patrie ou ton ami. Crois-en alors un devin plus éclairé; c'est Apollon Pythien, qui chassa de son temple celui qui avait vu égorger son ami sans le secourir <sup>1</sup>.

### CHAPITRE XXXIII.

#### PRÉCEPTES DIVERS SUR LA CONSTANCE, LA GRAVITÉ, LA TEMPÉRANCE, LA PUDEUR.

1. Prescris-toi désormais une certaine règle, un certain caractère constant, qui te serve de loi, et dont tu ne t'écartes jamais, soit au milieu de la société, soit quand tu seras seul avec toi-même.

2. Garde le silence le plus souvent; ne dis que les choses nécessaires, et toujours en peu de mots. Nous parlerons rarement, si nous ne parlons que lorsque le temps et les circonstances l'exigent. Ne nous entretenons jamais de choses frivoles; ne parlons ni des combats de gladiateurs, ni des jeux du cirque, ni des athlètes, ni de la qualité des mets et des vins, sujet ordinaire des conversations. Mais gardons-nous surtout de parler des hommes, soit pour les blâmer, soit pour les louer, ou pour les comparer entre eux.

3. Si tu le peux, fais tomber, par tes discours, la conversation de tes amis sur ce qui est convenable : si tu es avec des étrangers, garde le silence.

4. Ne ris ni longtemps, ni souvent, ni avec excès.

5. Refuse, s'il se peut, de jurer pour quelque chose que ce soit; ou du moins ne jure que très-rarement.

1. Allusion à une légende que raconte Simplicius. Deux amis, qui se rendaient à Delphes, furent attaqués par des voleurs; l'un fut tué, l'autre s'enfuit sans secourir son camarade, et alla consulter l'oracle de Delphes. Mais l'oracle le repoussa en lui disant : « Tu n'es pas pur. »

6. Évite de manger au dehors, et fuis surtout les festins publics. Si tu ne peux absolument t'en dispenser, redouble alors d'attention sur toi-même, de peur de prendre insensiblement les manières du peuple. Car si ton compagnon est impur, tu le deviens nécessairement aussi, quelque pur que tu puisses être <sup>1</sup>.

7. N'use des choses nécessaires au corps, telles que le boire, le manger, les habits, les maisons, les domestiques, qu'autant que l'exige le simple besoin; et mets des bornes à tout ce qui ne sert qu'à l'ostentation ou à la mollesse.

8. Si l'on te rapporte que quelqu'un a mal parlé de toi, ne t'amuse point à te justifier; réponds seulement: « Il n'a pas connu mes autres défauts, car il aurait dit encore plus de mal de moi. »

9. Il n'est pas nécessaire d'aller souvent aux théâtres; mais quand l'occasion d'y paraître s'y présente, ne favorise aucun-des partis <sup>2</sup>, et ne cherche à plaire qu'à toi

1. V. les *Entretiens*: « De deux choses l'une: ou celui qui se laisse entraîner souvent à causer, à diner, et généralement à vivre avec d'autres, leur deviendra semblable; ou il les convertira à ses mœurs. Placez, en effet, un charbon éteint auprès d'un charbon allumé, le premier éteindra le second, ou le second allumera le premier. En face d'un semblable péril, il faut y regarder à deux fois avant de se laisser entraîner à de pareilles liaisons avec les hommes ordinaires; il faut se rappeler qu'on ne saurait se frotter à un individu barbouillé de suie, sans attraper soi-même de la suie. Que feras-tu, en effet, s'il te parle de gladiateurs, de chevaux, d'athlètes, ou ce qui est encore pis, s'il je parle des hommes; s'il te dit: « Un tel est un méchant homme; un tel est bonnête; ceci a été bien fait; » cela l'a été mal? » Et si c'est un moqueur, un persifleur, une mauvaise langue? avez-vous donc les ressources du musicien, qui, dès qu'il a pris sa lyre, et qu'il en a touché les cordes, reconnaît celles qui ne sont pas justes et accorde son instrument? Avez-vous donc le talent de Socrate, qui, dans toute liaison, savait amener à ses sentiments celui avec qui il vivait? Et

d'où vous viendrait ce talent? Forcément, ce serait vous qui seriez entraînés par les hommes ordinaires. Et pourquoi sont-ils plus forts que vous? Parce que toutes ces sottises, c'est avec conviction qu'ils les disent; tandis que vous, toutes ces belles choses, c'est des lèvres seulement que vous les dites. Aussi sont-elles dans votre bouche sans force et sans vie; aussi prend-on en dégoût les exhortations qu'on vous entend faire, et la misérable vertu que vous vantez à tort et à travers. C'est là ce qui fait que les hommes ordinaires vous battent. Car partout la conviction est forte, partout la conviction est invincible. Jusqu'au moment donc où tous ces beaux principes seront profondément gravés en vous, et où vous serez devenus assez forts pour n'avoir rien à craindre, je vous conseille d'y regarder à deux fois avant de descendre au milieu des hommes ordinaires; autrement, tout ce que dans l'école vous aurez écrit en vous, s'y fondra jour à jour comme la cire au soleil. Tenez-vous donc bien loin du soleil, tant que vos principes seront de cire. »

2. Les partis des cochers verts ou des cochers bleus.

seul, c'est-à-dire ne désire de voir arriver que ce qui arrive, et sois satisfait que la victoire demeure à celui qui a vaincu : par ce moyen tu attendras l'événement avec tranquillité. Évite surtout de prendre part aux acclamations, aux éclats de rire, et à tous les grands mouvements des spectateurs ; et, à ton tour, ne fais pas de longs récits de ce qui s'est passé au théâtre : car rien de tout cela ne peut contribuer à te rendre meilleur ; et tu semblerais avoir admiré le spectacle <sup>1</sup>.

10. Ne va point aux lectures publiques des poètes et des orateurs, et ne t'y laisse pas entraîner légèrement. Si tu y assistes, conserve la décence et la gravité, et ne sois pas importun.

11. Quand tu dois avoir un entretien avec quelqu'un, surtout avec un des premiers de la ville, représente-toi ce qu'aurait fait à ta place Socrate ou Zénon. En suivant

1. « *Nil admirari.* » Le Sage ne s'étonne point des choses du dehors : il ne saurait rien admirer de ce qui est étranger à l'âme.

V. sur la contenance à garder au théâtre les *Entretiens* d'Épictète : « Un procureur de l'Empire avait favorisé un histrion d'une manière inconvenante, et le public lui avait dit des injures ; il était venu alors raconter ces injures à Épictète, et il s'indignait contre ceux qui lui les avaient adressées. — Qu'ont-ils fait de mal, lui dit celui-ci ? Ils ont donné des marques de leur faveur, tout comme toi... Qui la multitude peut-elle imiter, si ce n'est vous qui êtes au-dessus d'elle ? Et, quand elle va au théâtre, sur qui a-t-elle les yeux, si ce n'est sur vous ? » Vois, dit-on, comme l'intendant de César regarde le spectacle ! Il a crié ! Je crierai donc, moi aussi. Il trépigne d'enthousiasme ! Je trépirai donc aussi. Ses esclaves, assis à ses côtés, poussent des clameurs ! Moi, je n'ai pas d'esclaves ; je vais à moi seul, si je le puis, en pousser autant que tous. Il te fallait savoir, quand tu es entré au théâtre, que tu y entrais pour servir de règle et d'exemple aux autres, sur la manière dont on doit regarder. Pourquoi donc t'ont-ils injurié ? parce que tout homme hait ce qu'il le contraire. Ces gens voulaient

qu'un tel fût couronné ; toi tu voulais que ce fût un autre : ils te contrariaient, tu les contrariais. Tu t'es trouvé le plus fort ; ils ont fait ce qu'ils pouvaient faire : ils ont injurié qui les contrariait. Que voudrais-tu donc ? que tu fisses ce que tu veux, et que ces gens ne pussent même pas dire ce qu'ils veulent?... Que conclure de là ? Que tu devais te dire, en arrivant au théâtre, non pas : « Il faut que Sophron soit couronné ; » mais, « J'aurais soin dans cette occasion que ma volonté soit conforme à la nature. Personne ne m'est plus cher que moi-même. Il serait donc ridicule de me nuire à moi-même pour faire triompher l'un des comédiens. Quel est celui que je veux voir vainqueur ? Celui qui le sera. De cette façon celui qui vaincra sera toujours celui que j'aurai voulu. » — « Mais je veux, dis-tu, que la couronne soit à Sophron ! » Fais célébrer alors dans ta maison tous les jeux que tu voudras, et proclame-le vainqueur aux jeux Néméens, aux Pythiens, aux Isthmiques et aux Olympiques. Mais en public, pas d'empêtement : ne t'arroe pas ce qui appartient à tous. Sinon, supporte les injures ; car, lorsque tu agis comme la multitude, tu te mets toi-même à son niveau. »

de pareils modèles, tu tireras sans incertitude bon parti de tout événement.

12. Si tu vas rendre hommage à quelque homme puissant, imagine-toi que tu ne le trouveras pas chez lui, que tu ne seras pas reçu, que sa porte te sera fermée, ou qu'il ne s'occupera pas de toi. Après toutes ces réflexions, si ton devoir t'y appelle, souffre ce qui t'arrive, et ne dis pas : cela n'en valait pas la peine<sup>1</sup> ; car c'est le langage du vulgaire et de ceux sur qui les choses extérieures ont trop de pouvoir.

13. Dans les entretiens que tu auras avec tes amis, garde-toi de parler sans cesse de tes exploits ou des dangers que tu as courus ; car si tu prends plaisir à les raconter, les autres n'en trouvent point à les entendre.

14. Évite encore de faire le plaisant et le bouffon ; car le pas est glissant, et tu courrais risque de prendre insensiblement les mœurs du peuple, et de perdre l'estime de tes amis.

15. Il est également dangereux de tenir des discours obscènes. Si tu assistes à quelques-unes de ces conversations, et que l'occasion soit favorable, reprends avec vigueur celui qui se permet ces propos indécents ; ou du moins fais-lui connaître ton mécontentement par ton silence, par la rougeur de ton front, et par la sévérité de ton visage.

## CHAPITRE XXXIV.

### SUR LA TEMPÉRANCE.

Si quelque idée voluptueuse vient s'offrir à ton imagination, retiens-toi comme sur tous les autres objets, de peur que cette idée ne t'entraîne. Ne cède pas d'abord à l'impulsion du désir, et prends quelque délai. Compare ensuite les instants, celui de la jouissance, et celui du repentir et des remords qui la suivront : n'oublie pas,

1. Si ce qu'on fait est vraiment un | doit point se préoccuper des choses  
devoir, il n'y a point de peine devant | extérieures.  
laquelle on doit reculer, et on ne

surtout, la satisfaction intérieure qui t'attend et les louanges que tu te donneras à toi-même, si tu résistes. Quand tu auras fixé pour toi le moment où tu peux jouir, prends garde de te laisser vaincre par le charme et les délices de la volupté : oppose-leur le plaisir plus grand encore de remporter cette victoire sur toi-même, et de pouvoir te rendre ce témoignage.

### CHAPITRE XXXV.

#### NE POINT S'INQUIÉTER DES JUGEMENTS D'AUTRUI.

Ne crains point d'être aperçu en faisant une action que tu as jugée convenable, quoiqu'il puisse arriver que le peuple lui donne une interprétation maligne : car si cette action est mauvaise, ne la fais point ; et si elle est bonne, que t'importe le blâme de ceux qui te condamnent injustement ?

### CHAPITRE XXXVI.

#### COMMENT IL FAUT SE CONDUIRE DANS UN FESTIN.

Ces propositions : il est jour, il est nuit, sont très-vraies si on les énonce séparément ; mais elles sont fausses si on les joint ensemble : de même, dans un festin, celui qui s'empare exclusivement de tout ce qu'on sert de meilleur, fait une chose très-utile pour son corps, mais très-malhonnête si l'on considère la communauté et l'égalité qui doivent subsister entre des convives. Lors donc que tu seras à la table de quelqu'un, souviens-toi, non-seulement de ne pas t'occuper de la qualité des mets relativement au corps, mais aussi de ne pas t'écarter du respect que tu dois au maître du festin.

### CHAPITRE XXXVII.

#### NE POINT PRENDRE UN RÔLE AU-DESSUS DE SES FORCES.

Si tu prends un rôle qui soit au-dessus de tes forces, tu le joues mal, et tu abandonnes celui que tu pouvais remplir avec distinction.

## CHAPITRE XXXVIII.

NE PAS BLESSER SA RAISON, PARTIE MAÎTRESSE DE SON  
ÂME.

Comme, en te promenant, tu évites avec soin de marcher sur un cor, ou de te donner une entorse, prends garde de même, dans l'usage de la vie, de blesser cette partie maîtresse de ton âme qui doit être la règle de ta conduite. Si tu observes ce précepte dans toutes tes actions, le succès en sera plus sûr.

## CHAPITRE XXXIX.

LES BESOINS DU CORPS SONT LA MESURE DES RICHESSES.

Les besoins du corps doivent être pour chacun la mesure des richesses, comme le pied est celle du soulier. En te renfermant dans ces bornes, tu tiendras toujours un juste milieu : si tu les passes, tu seras entraîné dans le désordre comme dans un précipice. Il en sera de même des souliers, s'ils excèdent la mesure de ton pied : tu voudras d'abord des souliers dorés, ensuite de pourpre, puis brodés ; car il n'y a plus de limite pour celui qui a une fois passé celle du besoin.

## CHAPITRE XL.

LA SAGESSE, LA PUDEUR, LA MODESTIE SONT LA VRAIE  
PARURE DES JEUNES FILLES.

Les filles ont à peine atteint l'âge de quatorze ans, que les hommes leur donnent le nom de dames : elles commencent à se parer, et mettent toutes leurs espérances dans leurs ornements. Mais il leur faut faire comprendre qu'elles ne peuvent plaire et se faire respecter que par leur sagesse, leur pudeur et leur modestie.

## CHAPITRE XLI.

DES SOINS DU CORPS.

Un signe certain de stupidité, c'est de s'occuper beaucoup de son corps, de s'exercer longtemps, de boire long-

temps, de manger longtemps, de donner beaucoup de temps aux nécessités purement corporelles. Toutes ces fonctions ne doivent se faire qu'en passant : c'est à cultiver notre esprit que nous devons donner tous nos soins <sup>1</sup>.

## CHAPITRE XLII.

CELUI QUI SE FAIT DU TORT N'EN FAIT QU'À LUI-MÊME.

Si quelqu'un te fait du tort, ou dit du mal de toi, souviens-toi qu'il le croit convenable pour lui : il n'est donc pas possible qu'il renonce à son propre sentiment pour suivre le tien. S'il juge mal, c'est à lui seul qu'il fait tort, comme il est le seul qui se trompe : car si quelqu'un accuse de fausseté un bon syllogisme, ce n'est pas le syllogisme qui en souffre, mais celui qui fait un faux raisonnement. Si tu sais appliquer cette règle, tu supporteras patiemment tous ceux qui parleront mal de toi ; car, à chaque injure que tu en recevras, tu te diras : Cet homme en a jugé ainsi <sup>2</sup>.

1. Saint Mathieu, v, 1, « Ne vous inquiétez ni de la nourriture nécessaire à la vie, ni des vêtements qui doivent couvrir votre corps.

» Considérez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans les greniers ; cependant votre père céleste les nourrit...

» Et qui d'entre vous peut, avec tous ses soins, ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée...

» Soyez donc sans inquiétude, et ne dites point : que mangerons-nous, que boirons-nous ? ou : de quoi nous vêtirons-nous. Ce sont là les soins qui occupent les païens ; mais pour vous votre Père connaît tous vos besoins.

» Cherchez donc avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. »

2. Voir les *Entretiens* : « S'il est réel, comme le disent les philosophes, qu'il est impossible aux hommes de désirer autre chose que ce qu'ils jugent utile, et de vouloir autre chose que ce qu'ils jugent convenable, pour-

quoi nous emporter contre la plupart d'entre eux ? — Ce sont des filous et des voleurs, dis-tu ! — Qu'est-ce donc que les filous et les voleurs ? Des gens qui se trompent sur ce qui est bon et sur ce qui est mauvais. Par suite est-ce l'indignation ou la pitié qu'ils doivent t'inspirer ? Montre-leur qu'ils se trompent, et tu verras comment ils cesseront de faire mal. S'ils ne voient pas leur erreur, ils n'ont rien qu'ils puissent préférer à leur opinion. — Quoi donc ! ce voleur et cet adultère ne devraient-ils pas périr ? — Ne parle pas ainsi ; mais dis plutôt : « Cet homme qui s'égare et qui se trompe sur les sujets les plus importants, cet homme aveuglé, non dans ces yeux du corps qui distinguent le blanc du noir, mais dans ces yeux de l'esprit qui distinguent le bien du mal, ne devrait-il pas périr ? » Et si tu parles ainsi, tu reconnaitras combien ton dire est inhumain, combien il ressemble à celui-ci : « Cet homme aveugle et sourd ne devrait-il pas périr ? » Car, si le plus grand de tous les dommages est d'être privé des plus grands

## CHAPITRE XLIII.

## CHAQUE CHOSE A DEUX ANSES.

Chaque chose a deux anses ; l'une, qui la rend très-facile à porter, et l'autre, très-difficile. Si ton frère te fait une injustice, ne va pas considérer seulement l'injustice ; car c'est là le côté désavantageux : mais songe plutôt que c'est ton frère, et que vous avez été élevés ensemble. Si tu envisages la chose sous ce point de vue, tu la trouveras supportable <sup>1</sup>.

## CHAPITRE XLIV.

## ÊTRE PLUS RICHE OU PLUS ÉLOQUENT, CE N'EST PAS ÊTRE MEILLEUR.

C'est mal raisonner que de dire : Je suis plus riche que vous, donc je suis meilleur ; je suis plus éloquent, donc

biens, et si le plus grand de tous les biens est un jugement droit, pourquoi t'emporter encore contre celui qui en est privé ?

» O homme, il ne faut pas que les torts des autres produisent sur toi un effet contraire à la nature ; aie pitié d'eux plutôt. Laisse-là ces mots de colère et de haine, ces exclamations de la multitude : « Quelle canaille ! Quel être odieux ! » Es-tu donc, pour ta part, devenu sage en un jour ? Te voilà bien sévère !

» Pourquoi donc nous emportons-nous ? Parce que nous attachons du prix à ce qu'on nous enlève. N'attache pas de prix à ton manteau, et tu ne t'emporteras pas contre son voleur. Tant que tu attacheras quelque prix à ces choses-là, c'est de toi que tu devras être mécontent, et non pas des autres.

» Vois un peu : tu as de beaux vêtements, tandis que ton voisin n'en a pas ; tu as une fenêtre ; veux-tu les y mettre à l'air ? Il ne sait pas quel est le bien de l'homme, et s' imagine que c'est un bien d'avoir de beaux vêtements ; ce que tu crois toi-même ; et il ne viendrait pas te les prendre ! Tu montres un gâteau à des gourmands, et tu le manges seul ; et tu veux qu'ils ne te l'arrachent pas ! Ne les tente pas ; n'aie pas de fenêtre ; ne mets pas à l'air tes vêtements. Moi, avant-

hier, j'avais une lampe de fer devant mes dieux pénates ; j'entendis du bruit à ma porte ; je cours, et je trouvai qu'on avait enlevé ma lampe. Je me dis que celui qui l'avait volée n'avait pas fait une chose déraisonnable. Qu'arriva-t-il donc ? Je dis : « De main tu en auras une de terre cuite. »

» Marche droit et libre, en mettant désormais ta confiance dans ces principes. Quel est l'homme dont rien ne vient à bout ? Celui que ne tire de son calme rien de ce qui est en dehors de son libre arbitre. Cela posé, j'énumère toutes les occasions possibles ; et, comme on dit en parlant d'un athlète : « Il a vaincu le premier sur lequel le sort l'a fait tomber ; mais en eût-il vaincu un second ? Eût-il vaincu, s'il eût fait chaud ? s'il eût été à Olympie ? » de même ici je dis : « Si tu mets de l'argent devant lui, il en fera fi ; mais la gloriole ? Mais les insultes ? Mais les éloges ? Mais la mort ? Pourrait-il en triompher également ? Et s'il avait la fièvre ? Et s'il était dans une humeur noire ? » Voilà pour moi l'athlète qui ne serait jamais vaincu. » (Trad. COURDAVEAUX.)

1. Belle pensée, qui montre une fois de plus que le sage peut « tirer le bien de tout. »

je suis plus vertueux. Mais cette conséquence est bien tirée : Je suis plus riche que vous, donc mes richesses surpassent les vôtres ; je suis plus éloquent, donc mes discours valent mieux que les vôtres. Mais toi, tu n'es ni discours ni richesses.

## CHAPITRE XLV.

### NE POINT VOULOIR JUGER LES AUTRES.

Quelqu'un prend le bain de bonne heure ; ne dis pas qu'il fait mal de se baigner, mais qu'il se baigne de bonne heure : un autre boit beaucoup de vin ; ne dis pas qu'il fait mal de boire, mais qu'il boit beaucoup. Car avant de connaître les motifs qui les font agir, comment peux-tu savoir s'ils font mal <sup>1</sup> ? En jugeant ainsi, tu cours toujours risque de voir une chose et de prononcer sur une autre.

## CHAPITRE XLVI.

### POINT D'OSTENTATION DANS LES PAROLES ; LE PHILOSOPHE SE RECONNAÎT A SES ACTES.

1. Ne dis jamais que tu es philosophe, et ne débite point de belles maximes devant les ignorants ; mais fais tout ce que ces maximes prescrivent <sup>2</sup>. Dans un festin, par exemple, ne dis point comment il faut manger, mais mange comme il faut. Souviens-toi combien Socrate était éloigné de toute espèce d'ostentation. Les jeunes gens allaient le prier de les recommander à d'autres philosophes ; et il les y conduisait, sans se plaindre du peu de cas qu'on faisait de lui <sup>3</sup>.

2. Si l'on agite devant des ignorants quelque question de philosophie, garde le silence ; car il y a bien du dan-

1. Le mal, pour les stoiciens, ne peut être qu'un mal moral, un mal d'intention ; et nous n'avons point le droit de juger les intentions d'autrui. « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés. » Saint Luc, ch. vi.

2. « Que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite. » St MATHIEU, vi, 3.

3. Pour Socrate, il y avait deux dialectiques, celle des paroles et celle des actions. La meilleure définition de la vertu, c'est de la pratiquer.

ger à rejeter aussitôt ce que l'on n'a pas digéré. Lorsque quelqu'un dira que tu ne sais rien, si tu écoutes ce reproche sans t'émouvoir, sache que dès lors tu commences à faire des progrès dans l'étude de la sagesse : car les brebis ne vont pas montrer à leur berger combien elles ont mangé d'herbe ; mais, après se l'être appropriée par une bonne digestion, elles portent de la laine et du lait. De même ne va pas faire une vaine ostentation de savoir devant des ignorants ; mais prouve par tes actions le bon usage que tu as fait des préceptes de la philosophie.

## CHAPITRE XLVII.

### POINT DE VANITÉ. CACHONS NOS BONNES ŒUVRES.

Si tu as bien réglé tes désirs et tes appétits, n'en tire point vanité ; si tu ne bois que de l'eau, ne dis point à tout propos que tu ne bois que de l'eau. Si tu veux t'exercer au travail et à la patience pour toi, et non pour les autres, n'embrasse point les statues<sup>1</sup> ; mais si tu es tourmenté par une soif ardente, prends de l'eau fraîche dans ta bouche, rejette-la aussitôt sans l'avaler, et ne le dis à personne<sup>2</sup>.

## CHAPITRE XLVIII.

### PORTRAIT DE L'IGNORANT. PORTRAIT DU SAGE.

1. État et caractère de l'ignorant : il n'attend jamais de lui-même son bien ou son mal, mais des choses extérieures. État et caractère du philosophe : il n'attend que de lui-même tout son bien et tout son mal.

2. Signes par lesquels on connaît qu'un homme fait des progrès dans l'étude de la sagesse : il ne blâme ni ne

1. Comme les suppliants, d'après Simplicius ; comme Diogène en hiver, d'après d'autres commentateurs.

2. Saint Mathieu, vi. « Lorsque vous jeûnez, ne prenez pas un air triste, comme les hypocrites qui prennent un visage pâle et défait, afin que les hommes s'aperçoivent qu'ils jeûnent. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense ; mais vous, lorsque vous jeûnez,

parfumez-vous la tête et lavez-vous le visage, afin que ce ne soient pas les hommes qui s'aperçoivent que vous jeûnez, mais votre Père qui est dans le secret ; et votre Père qui voit ce qui se passe dans le secret, vous en récompensera. » — Remarquer le contraste avec la doctrine stoïcienne : *Gratuita est virtus, virtutis primum ipsa virtus.*

loue personne ; il ne se plaint de personne ; il n'accuse personne : il ne parle point de lui comme s'il était un homme important, ou qu'il sût quelque chose : s'il rencontre quelque obstacle qui retarde ou empêche l'exécution de ses projets, il ne s'en prend qu'à lui-même : si quelqu'un le loue, il se moque en secret de cet adulateur : si on le reprend, il ne se justifie pas ; mais, comme les convalescents, il se tâte et s'observe, de peur d'interrompre ce commencement de guérison avant que sa santé soit entièrement rétablie.

3. Il est le maître absolu de ses désirs ; il n'a d'aversion que pour ce qui, dépendant de nous, est contraire à la nature : il ne veut rien avec trop d'empressement : si on le traite d'imbécile et d'ignorant, il ne s'en met pas en peine : enfin il se défie de lui-même, comme d'un ennemi et d'un homme qui lui tend sans cesse des pièges <sup>1</sup>.

## CHAPITRE XLIX.

### SUR LES COMMENTATEURS.

Si quelqu'un se vante d'entendre et d'expliquer les ouvrages de Chrysippe <sup>2</sup>, dis en toi-même : Si Chrysippe eût écrit avec moins d'obscurité, cet homme n'aurait donc rien dont il pût se glorifier. Mais moi, quel est mon but ? De connaître la nature pour la suivre. Je demande donc quel est son meilleur interprète. On me dit que c'est Chrysippe. Je vais à lui. Mais je n'entends point ses écrits. Je cherche alors quelqu'un qui me les explique. Jusqu'ici il n'y a pas un grand mérite à tout cela. Quand j'ai trouvé cet interprète, il me reste à mettre en pratique les préceptes du philosophe ; c'est la seule chose dont on puisse me louer. Car si je me contente d'admirer l'explication des livres de Chrysippe, je ne suis qu'un simple

1. « La charité est patiente, elle est bienfaisante ; elle n'est point jalouse, elle n'est point téméraire, elle ne s'enfle point. Elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. » SAINT PAUL, I, Cor., XII, 12.

2. Chrysippe, « la colonne du Portique », né à Solès, en Cilicie, successeur de Cléanthe et de Zénon comme chef de l'école stoïcienne. Ce fut l'homme qui écrivit le plus de l'antiquité.

grammairien, et non un philosophe ; avec cette différence, que j'explique Chrysippe au lieu d'Homère. Lors donc que quelqu'un me propose de lui expliquer Chrysippe, je suis bien plus honteux de ne pas montrer des actions conformes à ses préceptes, que de ne pas entendre ses écrits <sup>1</sup>.

## CHAPITRE L.

### RESTER FIDÈLE A SES MAXIMES.

Demeure fidèle à ces maximes et observe-les comme des lois que tu ne peux violer sans impiété. Ne te mets pas en peine de tout ce qu'on dira sur ton compte ; car cela ne dépend pas de toi.

## CHAPITRE LI.

### NE POINT DIFFÉRER SON PERFECTIONNEMENT MORAL.

#### PRENDRE SOCRATE POUR MODÈLE.

1. Jusques à quand différeras-tu de mettre le bien en pratique, et d'obéir en tout à la voix de la raison ? Tu viens d'entendre les maximes qui doivent régler ta vie,

1. V. les *Entretiens* d'Épictète :  
 « Montre-moi tes progrès. Si je disais  
 » à un athlète : Montre-moi tes épaules,  
 » les, » et qu'il me répondit : « Voici  
 » les plombs dont je me sers. » —  
 « Va-t'en voir ailleurs avec ces plombs,  
 » lui dirais-je. Ce que je veux voir,  
 » c'est le parti que tu sais en tirer. »  
 Toi de même, tu me dis : « Prends ce  
 » livre de Chrysippe sur la volonté,  
 » et vois comme je l'ai lu. » — Es-  
 clave, ce n'est pas là ce que je cherche,  
 mais ta façon de te porter vers les choses  
 ou de les repousser, de les désirer ou de les fuir.... Si elle y est  
 conforme, montre-le moi, et je te dirai que tu es en progrès. Si elle n'y est  
 pas conforme, va-t'en, et non-seulement  
 commente ton livre, mais encore écris-en  
 toi-même de pareils. Et à quoi cela te  
 servirait-il ? Ne sais-tu pas que le livre  
 entier coûte cinq deniers ? Et par conséquent  
 celui qui le commente peut-il te sembler  
 valoir plus de cinq deniers ?

« — A quoi nous sert donc Chrysippe ? — Il te répond lui-même : « A  
 » t'apprendre que ce ne sont point des

» chimères que les choses qui font le  
 » calme en nous et qui y amènent la  
 » tranquillité ! Prends mes livres, et  
 » tu y verras combien tout ce qui nous  
 » donne cette tranquillité est réel et  
 » conforme à la nature ! » Quel bonheur  
 n'est-ce pas là ? Quel bienfaiteur que  
 celui qui nous montre la route ! Eh bien !  
 les hommes ont élevé des temples et des  
 autels à Triptolème, parce qu'il leur a  
 donné une nourriture plus douce ; et celui  
 qui a trouvé, mis en lumière, et produit  
 devant tous les hommes la vérité, non pas  
 sur les moyens de vivre, mais sur les  
 moyens de vivre heureux, est-il quelqu'un  
 de vous qui lui ait construit un autel ou  
 un temple, qui lui ait élevé une statue  
 ou qui remercie Dieu à cause de lui ?  
 Quoi ! pour le don de la vigne ou du  
 froment, nous offrons des sacrifices de  
 reconnaissance ; et, quand on a déposé  
 dans notre intelligence un fruit d'où  
 devait sortir la démonstration de la  
 vérité au sujet du bonheur, nous n'en  
 rendons aucune action de grâces à Dieu !

(Trad. COURDAVEAUX.)

tu leur as donné ton consentement ; quel nouveau maître attends-tu donc encore pour commencer à réformer tes mœurs ? Tu n'es plus un enfant, mais un homme fait. Si tu persistes dans l'indolence et l'inaction, si tu renvoies d'un jour à l'autre le soin de te corriger, si tu ajoutes délais sur délais, résolutions sur résolutions, tu vivras et mourras comme un ignorant, sans t'apercevoir que tu n'as fait aucun progrès dans l'étude de la sagesse.

2. Commence donc dès aujourd'hui à vivre en homme qui tend à la perfection. Que tout ce qui te paraîtra le meilleur soit pour toi une loi inviolable. Si la douleur ou la volupté, la gloire ou l'infamie s'offrent à toi, souviens-toi que c'est alors le moment du combat, que les jeux olympiques t'appellent, qu'il n'est plus temps de reculer, enfin que ton progrès ou ta ruine dépendent du gain ou de la perte de la victoire.

3. C'est ainsi que Socrate est parvenu à ce haut degré de sagesse où on l'a vu, ne s'attachant jamais à d'autre objet que la droite raison. Pour toi, quoique tu ne sois pas encore Socrate, tu dois pourtant vivre comme l'ayant choisi pour modèle.

## CHAPITRE LII.

LES TROIS PARTIES DE LA PHILOSOPHIE. MORALE, PHYSIQUE, LOGIQUE. SUPÉRIORITÉ DE LA MORALE.

La première et la plus nécessaire partie de la philosophie est celle qui traite de la pratique des préceptes ; par exemple, de l'obligation de ne point mentir <sup>1</sup>. La seconde a pour objet les démonstrations, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles il ne faut point mentir <sup>2</sup>. La troisième donne la preuve de ces démonstrations, et en détermine la nature : comme, par exemple, ce qui en fait la force et la certitude ; ce que c'est que démonstration, conséquence, contradiction, vérité, fausseté <sup>3</sup>. Cette troisième partie est nécessaire pour la seconde, et la seconde pour

1. La morale pratique.

2. La morale théorique, qui déduit de la nature des choses les raisons des

devoirs, et qui se confond ainsi avec la science de la nature ou *physique*.

3. La *Logique*.

la première; mais la première est la plus nécessaire de toutes, et celle où l'on doit s'arrêter davantage. Nous renversons cet ordre, nous nous arrêtons particulièrement à la troisième; elle consume seule notre temps et nos soins, et nous négligeons entièrement la première : nous mentons sans scrupule ; mais nous sommes toujours prêts à prouver, par de solides raisons, qu'il ne faut point mentir.

### CHAPITRE LIII.

#### CHERCHER SA LIBERTÉ DANS LA RÉSIGNATION A LA NÉCESSITÉ.

En toute occasion, aie toujours présentes à la mémoire ces pensées :

« Jupiter, et toi, Destinée, conduisez-moi partout où  
» vous avez arrêté dans vos décrets que je dois aller ; je  
» suis prêt à vous suivre constamment ; en effet, quand  
» je vous résisterais, je serais coupable, et il faudrait tou-  
» jours vous suivre malgré moi <sup>1</sup>.

» Celui qui cède à la nécessité est véritablement sage  
» et habile dans la connaissance des secrets des dieux <sup>2</sup>.

» O Criton, si les dieux le veulent ainsi, qu'il en soit  
» ainsi <sup>3</sup> !

» Anytus et Mélitus peuvent bien me faire mourir ; mais  
» ils ne sauraient me nuire <sup>4</sup>. »

1. Vers de Cléanthe, poète et philosophe Stoïcien, né à Assos, disciple et successeur de Zénon. V. *Entret.*, II, 16 ; IV, 1 ; IV, 4. M. Anton., VI, 42 ; X, 28.

2. Vers d'Euripide. On ne sait de quelle tragédie ils sont tirés. V.

*Fragm.* ap. Barnef., p. 513 et ap. Musgr. Fr. 120, p. 600.

3. Platon, *Criton*. V. *Entret.*, I, 4 ; III, 22 ; IV, 4.

4. Platon, *Apologie*. V. *Entret.*, II, 2 ; III, 23.

# APPENDICE

AU

## MANUEL D'ÉPICTÈTE <sup>1</sup>

---

### I.

Rien n'est insupportable à l'homme raisonnable que ce qui est sans raison.

### II.

La grandeur de l'esprit ne se mesure pas par l'étendue, mais par la certitude et la vérité des opinions.

### III.

Quelqu'un peut-il t'empêcher de te rendre à la vérité connue, ou te forcer d'approuver ce qui est faux ? Tu vois donc que tu as un libre arbitre que rien ne peut te ravir.

### IV.

Si j'aime mon corps, si je suis attaché à mon bien, je suis perdu ; me voilà esclave. J'ai fait connaître par où je puis être pris.

### V.

Diogène a fort bien dit que le seul moyen de conserver sa liberté est d'être toujours prêt à mourir sans peine.

### VI.

Le bonheur et le désir ne peuvent se trouver ensemble.

1. Cet appendice, composé de pensées choisies dans les *Entretiens* d'Épictète, a été ajouté au *Manuel* par Dacier et Naigeon. Il a l'avantage d'éclaircir plusieurs passages du *Manuel*.

## VII.

Le sage sauve sa vie en la perdant.

## VIII.

L'attention est nécessaire à tout, jusque dans les plaisirs mêmes. As-tu vu quelque chose dans la vie où la négligence fasse qu'on s'en acquitte mieux?

## IX.

Ne faut-il pas que je me venge et rende le mal qu'on m'a fait?— Tu oublies qu'on ne t'a point fait de mal, puisque le bien et le mal ne sont que dans ta volonté. D'ailleurs, si un homme s'est blessé lui-même en te faisant une injustice, pourquoi veux-tu te blesser toi-même en la lui rendant?

## X.

La présomption est surtout ce qui nous perd. A peine avons-nous goûté la philosophie du bout des lèvres, nous voulons faire les sages et être utiles aux autres, nous entreprenons de réformer le monde. Eh! mon ami, réforme-toi auparavant toi-même. Présente-lui ensuite un homme que la philosophie a formé. En mangeant avec les hommes, en te promenant avec eux, instruis-les par ton exemple, cède-leur à tous, préfère-les tous à toi, supporte-les tous : tu leur seras utile.

## XI.

Tu quittes ton enfant quand il est fort mal, parce que tu l'aimes, dis-tu, et n'as pas le courage de le voir souffrir. Si c'est là l'effet de l'amitié, il faut donc que tous ceux qui l'aiment, sa mère, sa nourrice, ses frères, ses sœurs, son précepteur l'abandonnent, et qu'il demeure entre les mains de ceux qui ne l'aiment point? Quelle injustice et quelle barbarie! En bonne foi, dans tes maladies voudrais-tu avoir des amis qui t'aimassent avec cette tendresse?

## XII.

Je veux être assis à l'amphithéâtre au banc des sénateurs. — Mon Dieu ! tu vas te donner beaucoup de peine, et être bien pressé. — Mais je ne saurais voir commodément les jeux sans cela. — Ne les vois point : quelle nécessité que tu les voies ? — Si c'est l'envie d'être assis sur ce banc qui t'y fait aller, attends qu'on sorte. Quand le spectacle sera fini, tu iras t'asseoir sur ce banc tant désiré, et tu y seras fort à ton aise.

## XIII.

Tu as acquis beaucoup de belles choses, tu es riche ; mais le meilleur te manque, la constance, la résignation, l'exemption de trouble et de crainte. Tout pauvre que je suis, je suis plus riche que toi : je ne me soucie point d'avoir de patron à la cour, je ne me soucie point de ce qu'on pourra dire de moi au prince, et je ne flatte personne. Tu as des vases d'or et d'argent, mais toutes tes pensées, tous tes désirs, toutes tes inclinations, toutes tes actions sont de terre.

## XIV.

On ne donne ici rien pour rien. Tu veux parvenir au consulat : il faut briguer, prier, solliciter, baiser la main de celui-ci, de celui-là ; pourrir à sa porte ; faire mille bassesses, mille indignités ; envoyer tous les jours de nouveaux présents. Et qu'est-ce qu'être consul ? C'est faire porter devant soi douze faisceaux de verges, s'asseoir trois ou quatre fois sur un tribunal, donner des jeux et des fêtes au peuple : voilà tout. Et pour être libre de passions et de trouble, pour avoir de la constance et de la magnanimité, pour pouvoir dormir en dormant et veiller en veillant, pour n'avoir ni angoisses ni craintes, tu ne veux rien donner, tu ne veux prendre aucune peine ; juge-toi-même si tu as raison.

## XV.

Tu espères être heureux, dès que tu auras obtenu ce

remercie de n'avoir que de saines opinions et des désirs réglés et conformes à la nature ?

## LXXIV.

Que ne fait un banquier pour examiner l'argent qu'on lui donne ? Il emploie tous ses sens, la vue, le tact, l'odorat, l'ouïe. Il ne se contente pas de faire sonner une pièce une fois, deux fois ; à force d'examiner les sons, il devient presque musicien. Nous sommes tous banquiers sur ce que nous croyons qui nous regarde. Point d'attention, point d'application que nous n'ayons pour nous empêcher d'être trompés. Mais s'agit-il de notre raison, s'agit-il d'examiner nos opinions, de peur qu'elles ne nous séduisent, nous sommes paresseux et négligents comme si cela ne nous regardait point, car nous ne connaissons pas le dommage que cela nous cause.

## LXXV.

Quand j'entends appeler quelqu'un heureux parce qu'il est favori du prince, je demande d'abord qu'est-ce qui lui est arrivé. — *Il a obtenu un gouvernement de province.* — Mais a-t-il obtenu en même temps tout ce qu'il faut pour la bien gouverner. — *Il a eu une préture.* — Mais a-t-il tout ce qu'il faut pour être préteur ? Ce ne sont pas les dignités qui rendent heureux, c'est de les bien remplir et d'en faire un bon usage.

## LXXVI.

S'il y a un art de bien parler, il y a aussi un art de bien entendre.

## LXXVII.

D'où vient que les ignorants sont toujours plus forts que vous dans les disputes, et qu'ils vous réduisent enfin à vous taire ? C'est qu'ils sont fortement persuadés de leurs fausses maximes, et que vous ne l'êtes encore que faiblement de la vérité des vôtres : elles ne partent point du cœur, elles ne naissent que sur les lèvres ; c'est pourquoi elles sont débiles et mortes : elles exposent à la risée publique cette misérable vertu dont vous vous mêlez de